

EUROPE

Edition : Septembre - octobre 2025

P.349-350

Famille du média : Médias spécialisés

grand public

Périodicité : Bimestrielle

Audience : 34953

Yahia BELASKRI : *N'oublie pas notre Arménie* (Zulma, 18,50 €).

Maritsa, jeune femme arménienne, médecin, est missionnée en avril 1909, de Constantinople à Adana par une organisation humanitaire américaine pour aider et soigner ses coreligionnaires en souffrance. Elle est hébergée dans un monastère tandis que les quartiers arméniens sont soumis à de violentes attaques par les bachibouzouks ottomans et des mercenaires kurdes. Les maisons sont incendiées, les commerces et entrepôts dévastés et pillés. On tue, on viole, on profane et dévaste les lieux de culte sur ordre du gouvernement dirigé par les Jeunes Turcs. Après des heures de dévouement au côté du père Burak, Maritsa, d'abord hébergée par les sœurs, échappe de nuit aux massacres pour un très long périple à travers le Moyen Orient, sous la protection du prêtre et de Nicolaoglou, un jeune interprète arménien juste arrivé de Mersin. La modeste caravane s'enfonce toujours plus à l'Est puis, après maints rebondissements et détours parvient, après une ultime et dangereuse traversée depuis Thessalonique, à rejoindre Alexandrie où Maritsa retrouve ses parents en 1917. Mariée une première fois au père Burak, en décembre 1909, par un imam à Samarcande, Maritsa a donné naissance à deux enfants. Les époux obtiendront de se marier à nouveau selon le rite grégorien, dans la grande cité cosmopolite égyptienne. C'est dans ce contexte terrifiant du génocide des Arméniens de l'Empire ottoman, culminant en 1915, que Yahia Belaskri, romancier, secrétaire de la rédaction de la revue *Apulée*, inscrit ce roman d'amour traqué, *N'oublie pas notre Arménie*, journal de voyage intime au bout de l'enfer de Maritsa et, dans un même souffle épique, chant profond du peuple arménien martyr.

Un mois après Adana, Maritsa et ses compagnons trouvent refuge à Alep, ville syrienne réputée accueillante mais « grouillant d'espions » et de sbires malveillants aux ordres des autorités ottomanes. À l'hôtel Ararat, ils rencontrent l'archéologue anglaise Gertrude Bell et l'informent des massacres d'Adana qui rappellent à Burak et Zorair, commerçant d'Alep, ceux d'Urfa, leur ville natale, perpétrés en 1895. Des familles entières brûlées dans la cathédrale... Alep elle-même alors n'est pas épargnée : « Le chant des nationalistes arabes se confond avec les hurlements féroces des janissaires. Les balles sifflent. Des feux sont allumés [...] Les soldats à cheval chargent la population, les sabots écrasent des têtes, des bras. La confusion est totale. » Nicolaoglou, le jeune drogman du consulat de France, est poignardé par un des « sbires du pouvoir ». C'est vers le pays persan, où nombre d'Arméniens sont dispersés depuis des siècles, que Maritsa, Burak et Zorair fuyant Alep se dirigent. Ils mettront deux mois pour relier Tabriz, cité de Rûmi et d'autres poètes illustres. Là encore, la situation n'est pas sûre : « Burak et moi, chacun à sa façon, désirions mordre dans la vie, nous avons été mordus dans le dos par tant d'avaries. Nous voulions témoigner, nous avons trouvé le chaos et l'instabilité. [...] Il avait la foi, j'avais des rêves. » Puis ce sera Boukhara, « ville-oasis », et enfin Samarcande, ancien « joyau d'Amur Timur, conquérant turco-mongol » où, à partir de décembre 1909, ils vont élever leurs enfants et demeurer huit années en relative sécurité, avant de débarquer à Alexandrie pour y retrouver les parents de Maritsa...

À la fin de la Grande Guerre, l'Empire ottoman sera démantelé mais le constat des témoins survivants est terrifiant : « Le plus grand cimetière pour les Arméniens se trouve sur le territoire de l'Empire ottoman. Un cimetière à ciel ouvert. » Yahia Belaskri ponctue son

récit de chants et poèmes¹ dont il cite les sources ainsi que, en fin d'ouvrage, les travaux d'historiens consultés. Si le contrepoint poétique ne révèle pas toujours un écho sensible approprié, le romancier a su faire entendre le cri et les aspirations, non seulement du peuple arménien victime du premier grand génocide de l'Histoire contemporaine mais, avec justesse, il a donné voix aux représentants de toutes les communautés religieuses et culturelles confrontées au choc des empires à l'aube du XX^e siècle.

Michel MÉNACHÉ

CORRESPONDANCES